



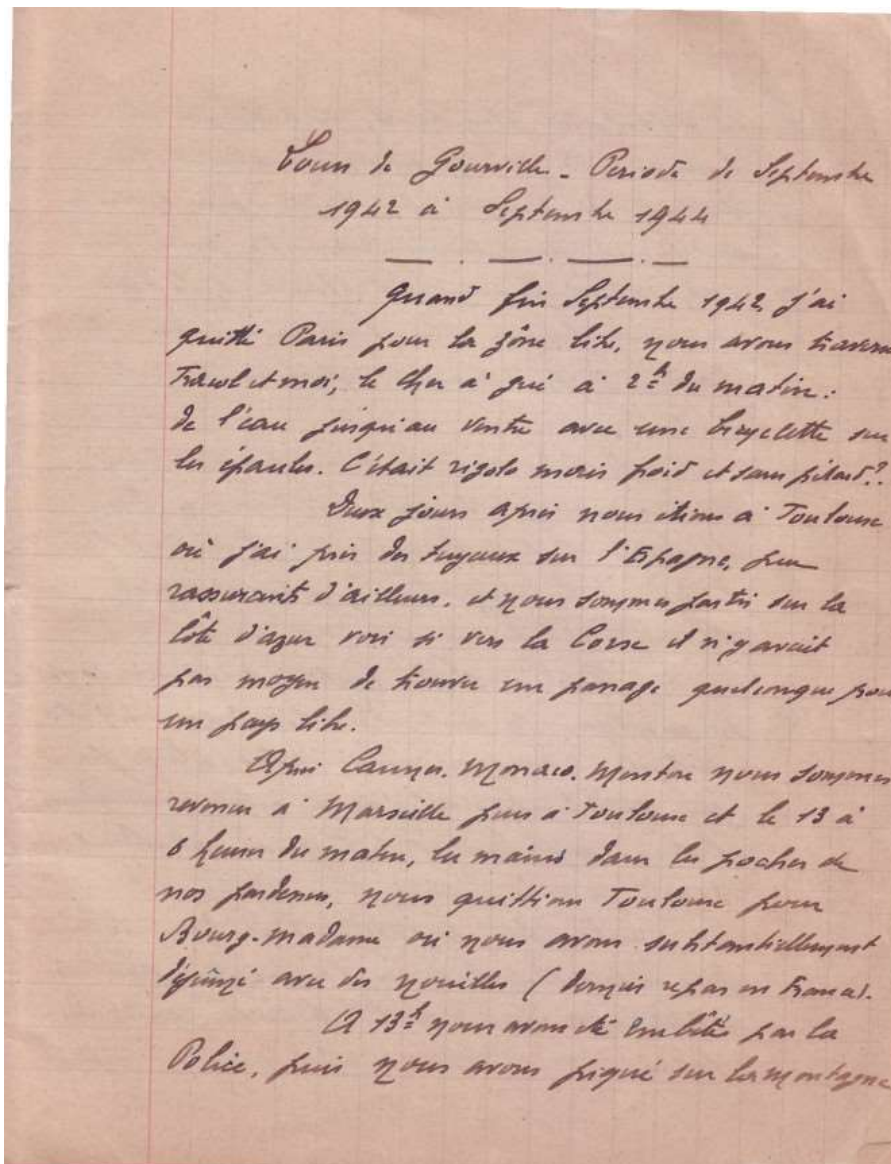
## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

### Louis Gilbert de Gourville

Né le 5 janvier 1925 à Vaas, il sortira Aspirant dans la promotion 18 juin des Cadets de la France Libre.

Il a retracé son périple des années 1942 à 1944 dans un carnet resté conservé par sa famille jusqu'en 2022. Ce texte en est donc la première publication





## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

### Louis de Gourville Période de Septembre 1942 à Septembre 1944

Quand Fin septembre 1942 j'ai quitté Paris pour la zone libre, nous avons traversé, Tracol et moi, le Cher à gué, à 2 heures du matin:

De l'eau jusqu'au ventre avec une bicyclette sur les épaules. C'était amusant mais froid et sans pinard.

Deux jours après, nous étions à Toulouse où j'ai pris des tuyaux sur l'Espagne, peu rassurants d'ailleurs. et nous sommes partis sur la côte d'Azur pour voir si vers la Corse, il n'y avait pas moyen de trouver un passage quelconque pour un pays libre.

Après Cannes, Monaco, Menton, nous sommes revenus à Toulouse et le 13 à 6 heures du matin, les mains dans les poches de nos pardessus, nous quittons Toulouse pour Bourg-Madame où nous avons substantiellement déjeuné avec des nouilles (dernier repas en France).

A 13 heures, nous avons été embêtés par la Police, puis nous avons piqué sur la montagne en allant au plus haut pour ne pas être dérangés.

A 19 heures, nous avons atteint le sommet du Puigmal. Puis sans nous arrêter, et sans avoir rencontré âme qui vive, nous faisons nos adieux à la France et nous fonçons vers l'inconnu, en l'occurrence des fumées aperçues dans le lointain.

A 1h du matin, nous trouvons une route (mais pas de cartes, introuvables dans la région, trop de touristes!!) C'était, je l'ai su depuis la route de Puycerdà à Ripoll. Plusieurs alertes- rencontres d'autos ...

Puis, à 5 heures du matin, après avoir couvert en montagne (la route était trop dangereuse), 80 kilomètres, nous arrivons à Ribas. (Cela ne faisait que 30 kilomètres à vol d'oiseau, mais nous avons fait un angle droit et le Puigmal est haut de 3500 mètres, je crois.

Rien dans ce patelin. Tout dormait, même deux cent soldats dans un hangar que j'aurais plaisir maintenant à bousiller comme des lapins.

Finalement, nous trouvons la gare déserte. Je relève les heures des trains. Nous rencontrons d'adorables jeunes filles qui nous font comprendre à force de gestes que nous ne devons pas prendre le train dans ce patelin pour Barcelone car il y avait la Police. Il valait mieux prendre un autocar pour Ripoll.

Dans le car, entre une bonne sœur et un policier, je déguste un morceau de pain qu'avec difficultés j'avais pu me procurer pour 50 francs (le pain est rationné). Nous n'avions pas mangé depuis Bourg-Madame...

Enfin, cahin-caha dans ce vieux tacot, nous sommes arrivés à Ripoll à 7 heures. A Ribas, un contrebandier nous avait changé 1000 francs contre 100 pesetas! Et nous avait engagés à nous méfier de tout et de tous. Sage précaution !

Comme tous les autres "Espingouins", je me dirige vers la gare, j'observe et d'un pas résolu je me dirige vers le guichet en beuglant, car telle devait être la coutume : "Dos para Barcelona" avec mon meilleur accent espagnol.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

Après un discours que j'approuvai d'un "si signor" résigné pour ne pas attirer l'attention, je fus en possession de deux billets. Puis nous nous réfugions dans un coin, car les Espagnols, grands ou petits ont l'habitude dès qu'ils sont quelque part d'adresser la parole à n'importe qui pour n'importe quoi.

Un train soufflant, cahotant, crachotant arrive en gare. On s'y précipite comme un troupeau de moutons, car telle également est la coutume. Je passe les événements du voyage qui nous firent attraper des sueurs malgré le givre abondant qui recouvrait la crasse qui obscurcissait les vitres.

Finalement, il fait plus chaud et nous arrivons dans une banlieue. Le train stoppe. Nous décidons de fausser compagnie dans le plus bref délai. Nous Nous passons dans la gare sous le nez de la police et nous voilà à l'air libre. Cependant, à tous les coins de rue, des sentinelles nous regardent du coin de l'œil d'un air soupçonneux. La ville, comme par hasard était ce jour-là en état de siège.

Nous trouvons un kiosque à journaux et j'achète un plan. (T. manquait un peu d'initiative et je devais prendre toutes les initiatives)

Je m'oriente et nous nous dirigeons vers le Consulat Britannique.

Sur notre passage, notre accoutrement (manteau sous un soleil de plomb) soulève maints commentaires de la part des étudiants.

Devant le Consulat, catastrophe! Deux flics (très curieux en Espagne : chapeau en toile cirée vraiment caractéristique, grande cape verte, mitraillette allemande) et quelques soldats.

Après quelques minutes d'hésitation, cigarette woodbine à la bouche, (celles de Redon), nous franchissons la porte (avec le pouls à 120) et nous montons quatre à quatre l'escalier. Nous soufflons "sauvés nous disions nous !". Un Français nous ouvre la porte, nous entrons. On nous fouille, ou plutôt nous vidons nos poches pour montrer notre bonne foi.

Mais ce n'est pas tout. On la sauté?

Nous demandons à casser la croûte. On nous donne ou plutôt nous nous jetons sur des biscuits qu'une ravissante anglaise nous présente.

Puis nous signons un engagement pour les Forces Françaises Libres. Tout va bien ...

On nous dirige vers un restaurant interlope où nous offusquons les garçons qui n'ont jamais vu redemander trois fois le plat de résistance. Nous lui montrons les billets de 100 pesetas qui nous avaient été donnés au Consulat. Alors, ils viennent d'eux-mêmes nous en reposer.

A quatre heures, nous retournons au Consulat pour connaître les décisions prises à notre sujet.

On nous dit : vous partirez ce soir pour Valence où vous arriverez demain. Vous irez à tel endroit, vous verrez telle personne qui vous dirigera sur Séville et ainsi de suite pour le Portugal.

Nous demandons d'ajourner ce projet pour le lendemain car nous avons les jambes en capilotade. On agrée à notre désir et on nous envoie dans un hôtel borgne dans un quartier louche où nous montrons un bout de papier avec une lettre (signe de reconnaissance). Nous étions britanniques, pour ma part, j'étais Henri Gilbert, né à Québec habitant Saint-Louis et Tracol était James Tracy, né à Montréal.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

Nous avons passé un jour et demi et autant de nuit à roupiller et à nous refaire un estomac avec des repas copieux d'oranges, figues, bananes etc ...

Quartier louche très rigolo. Orgue de Barbarie toute la nuit. Femmes en tenue légère sur les tables des cafés, coup de feu, descentes de police et tout le tremblement. Dans les bistrotts chics, nous nous faisons passer pour des boches car c'était plein de mouchards.

Finalement, nous avons pris le train dans une gare de banlieue. Un poème ce train: des gosses sur les toits, des gens sous les banquettes tous en loques, en tout cas malpropre. Impossible de bouger. Le contrôleur passe et me fait un grand discours auquel je reste coi. Ce n'était pas difficile de voir que nous étions étrangers car nous étions les seuls à peu près correctement mis dans le compartiment.

Il nous boucle dans le wagon sans que nous nous en doutions et va prévenir le policier en civil qui accompagne inévitablement les trains en Espagne.

Pour en revenir au contrôleur, il a du toucher 100 pesetas pour ce petit service, car tout se paie et s'achète, depuis le loqueteux jusqu'aux femmes de ministres et aux ministres eux-mêmes.

Les policiers nous fouillent, nous interrogent sur notre nouvelle identité en anglais, puis en français car décidément, nous les déroutons qui nous purs Britanniques nous ne comprenions pas du tout cette langue qu'ils appellent anglaise.

On me prend mon appareil photographique. Je me délaïsse de la 2<sup>ème</sup> carte d'identité française à mon vrai nom que dans ma bêtise j'avais gardée. Finalement, mon dictionnaire leur paraît à leur goût, ils s'en emparent. Il en sera de même de tous les menus objets que je possède jusqu'à ma mise en liberté le 12 janvier 1943 à 16h30. Nous étions le 10 octobre 1942 21 heures (3 mois en Espagne!).

Enfin, nous arrivons à Tarragone avec nos gardes du corps. Au moment où nous arrivons dans la gare, nous assistons à un spectacle curieux: le contrôleur poursuivant depuis la locomotive jusqu'au wagon de queue sur le toit un passager clandestin.

Dans le compartiment, d'où je m'étais extirpé, une matrone cacha son gosse âgé de 4 ans dans ses jupes, tout ce qu'il y a de plus volontairement au moment où le vénérable et vénal représentant de la Compagnie de chemin de fer se présenta pour requérir les billets.

Nous sommes emmenés au commissariat où on nous interroge. Le commissaire trouva mon briquet à son goût et m'en remercie pour ajouter à mon contentement de nous voir mis en cellules avec un loqueteux qui obligeamment nous céda le banc de pierre (à de si nobles seigneurs qui jetaient les mégots par terre) et sans plus de façons, se roula en boule à deux pas des WC à odeur plus que douteuse.

Le lendemain, le ventre au bout des ongles, nous décidâmes de manifester notre présence en réclamant de la "comida". On obtempère et on nous apporte un brouet noir qui paraît-il devait être ce qu'ils appelaient du café; pas de pain. Le loqueteux qui n'avait jamais été à pareille fête l'avalait gloutonnement non sans s'être lavé les mains dedans.

Nous réclamons et finalement, l'inspecteur bon enfant nous fit apporter à manger du restaurant. Le loqueteux, en nous voyant aussi manger croyait voir le Saint-Esprit et même, il poussa l'amabilité jusqu'à négocier un paquet de cigarettes au tarif marché noir: 18 fois le prix.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

On passe à l'anthropométrie : trois fiches : une pour Madrid, une pour Genève, une pour ... Berlin!

Enfin, après bien des promesses, on nous dirige, menottes aux poignets, entourés par un peloton de soldats, comme des bêtes dangereuses car on avait essayé de leur fausser compagnie où nous sommes dirigés à la prison, sorte de citadelle, ancien château de Ponce-Pilate où, après nous avoir agréés, les anciens de la prison, (depuis 10 ou 12 ans) nous palpent, nous chipent tout ce que nous avons, nous tondent jusqu'au plus petit poil après nous avoir mis tout nus. Ils nous annoncent, avec l'autorisation du directeur que nous sommes en tôle pour un temps indéterminé pour viol (sans jugement évidemment) pour viol ... du territoire Espagnol, puisque nous étions sans passeport et sans papiers. Ils nous fouettent et nous maintiennent, les salauds, sous la douche glacée sous prétexte que nous pouvions être le bienveillant refuge de puces, poux ou autres parasites.

Je me regarde dans un carreau. J'avais le crâne comme une boule de billard ... On nous enlève nos vêtements pour les passer à l'étuve (On nous les rendra brûlés et pleins de poux cette fois, ces poux espagnols si vivaces et quelle progéniture rapide !!).

On nous revêt de combinaisons grasses et puantes à souhait, où j'ai grelotté pendant 8 jours durant. On nous enferme dans un petit cagibi pour ne pas nous mélanger, pensez donc nous sommes peut-être malades. On nous pique, la même aiguille pour les tuberculeux, les rachitiques etc ...

J'en passe et de croustillantes entre autre le fait de parler javanais comme patois canadien (car nous étions espionnés), le chant de De profundis pour l'hymne national, le fait de tuer 124 punaises en 12 minutes ... Pour nourriture, une louche de flotte le matin dans laquelle nageait un morceau de chou. Le soir idem et 150 grammes de pain pour la substantielle journée d'ennui. On nous mis dans la salle commune : même nourriture, même suave colique.

Les seuls types sympathiques de la prison (nous étions 150 dans un espace de 14m x 65m) étaient deux assassins : l'un avait tué sa belle-mère, l'autre sept gardes-civils. Ils nous prêtèrent des couvertures. C'est ainsi que nous sommes restés jusqu'au 17 novembre.

Tous les soirs, il fallait faire le salut fasciste (sans cela, gare, les coups pleuvaient), au garde à vous, écoutant les chants fascistes soi-disant nationaux et les invocations à Franco.

Nous étions, j'ai oublié de le dire avec les prisonniers de droit commun qui étaient là, dans cette turne depuis 1 à 15 ans sans avoir mis les pieds dehors.

Au bout de 3 semaines, nous avons, grâce à un gosse de 13 ans qui avait purgé sa peine pour avoir violé (cette fois ce n'est pas de la rigolade) sa sœur, nous avons dis-je réussi à faire passer un mot au vice-consul britannique qui était comme par hasard espagnol et très mal vu du gouverneur de la province parce que, m'avait dit l'un des officiers qui commandaient la tôle, il l'avait fait cocu. Celui-là vint et nous donna de l'argent. Nous avons dû céder à des prix dérisoire montre, stylo ... que nous avons pu cacher à la cupidité de ces rapaces.

Avec cet argent, nous achetions à prix d'or quelques figues, du pain, du poisson cru que nous mangions ainsi avec avidité, excepté les têtes que nous jetions mais qui étaient immédiatement dévorées par des types qui nous suivaient et qui se battaient pour en obtenir la possession.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

Heureusement, nous n'étions pas seuls. D'autres Canadiens aussi authentiques que nous finirent par arriver. Le 15 novembre au soir, ne voyant rien arriver, nous avons négocié notre départ (à nous deux et à quatre autres) du camp de concentration avec la montre en or seul objet négociable qui nous restait! Mais pour y parvenir, quel calvaire!

Le 15 novembre, je me suis aperçu que j'avais 1,5 cm de cheveux mais complètement blanc. Je me suis retordu le crâne. J'avais maigri comme un clou.

Vers le milieu de mon séjour dans cette bienveillante maison, j'avais attrapé je ne sais quelle grippe qui me donnait une fièvre non pas de cheval, mais d'éléphant. J'ai cru crever! Mais de même qu'il y a un dieu pour les ivrognes, il y en avait un pour moi et je me rétablissais petit à petit en tournant pendant 10 heures durant dans cette piaule comme un rat en cage.

Donc, le lendemain, 17 novembre (Ce fut expéditif car du moment que la montre plaisait, rien ne devenait impossible devant notre générosité. Quel pays!), nous prenions le train, dument menottés et accompagnés par deux gardes civils qui devant notre maigreur ont été pris de pitié et nous ont proposé un petit morceau : "allez, allez pas de scrupules. Et avant qu'ils aient pu faire un geste, nous avons tout englouti du casse-croute si amoureusement préparé. Ils se vengèrent en serrant les menottes un peu plus fort. Au changement de train, ils trouvèrent l'occasion de nous amener au commissariat où recommença le petit manège de Tarragone.

Heureusement, le soir, on nous ramena au train avec d'autres gardes civils. Ceux-là, étaient de braves bougres qui se relayaient pour nous procurer à manger et qui voulaient absolument en payer une partie. Le lendemain soir, nous arrivions à Saragosse après avoir traversé pendant la moitié du trajet des terrains désertiques comme je n'en avais jamais vu.

Nuit glaciale, nous traversons la ville d'un bout à l'autre, colonne par deux, menottes aux poignets (j'avais réussi à me dégager des menottes les deux mains dans les poches de mon pardessus, le garde s'en aperçut et me mit d'autres menottes plus serrées qui me rendaient les mains toutes violettes). Entourés de 4 gardes civils devenus plus hargneux. Finalement, nous arrivons à la prison, citadelle moderne où il y avait plus de 5000 prisonniers.

A cette époque, il y avait en Espagne 1 000 000 hommes et 300 000 femmes en prison. Dans cette citadelle, il y en avait partout : dans les escaliers, dans les couloirs.

A l'entrée, trois portes bardées de fer, entre chacune, un fossé sur les bords duquel des sentinelles qui tous les quarts d'heure poussaient un lugubre : "Alerta", nécessaire pour tenir éveillé un feignant. Encore des portes, enfin, on arrive au centre. Cela pue la charogne.

On nous déshabille, on fouille minutieusement nos habits centimètre par centimètre. Le gardien ou plutôt l'économe parlait boche. Il me dit que le lendemain à 4 heures, on viendrait nous chercher. Un Français, prisonnier des franquistes nous servit d'interprète. Il est là depuis la guerre civile. Il nous dit de faire attention, de ne pas divulguer notre nationalité à quiconque car sûrement, on va nous mettre avec des mouchards. Je reçois un coup de pied dans ma pauvre fesse décharnée de l'officier espagnol parce que je n'ai pas fait soi-disant correctement le salut hitlérien.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

Finalement, on nous entasse avec d'autres prisonniers que l'on réveille à coup de pied, cellule 14; nous sommes 26 dans une pièce sans carreau, sans eau, water puant, pas de lumière. Je suis pris d'une rage de dent comme je n'en avais jamais eue: résultat d'une sous-alimentation intense.

Brisé de fatigue, je m'endors debout pour la 1<sup>ère</sup> fois de ma vie, car il n'y a plus de place et je me réveille accroupi les genoux sur la poitrine de mon voisin, un vieillard de 80 ans. Quelle déchéance pour lui. Le pauvre vieux avait acheté de la farine au marché noir! Alors que la noblesse espagnole, les bourgeois, les fonctionnaires, les commissaires de police font du marché noir à tour de bras.

Mais je ne regrette rien car c'est une dure école, cela m'a fait les pieds. Maintenant, je mangerai n'importe quoi. Pendant 3 mois, j'ai couché sur du ciment ou plus froid encore sur de la pierre. Où sont les lits en bois de nos commissariats.

A 4 heures, comme convenu, on nous réveille. Avec quelle joie nous franchissons les 7 portes pour arriver à l'air libre, non sans avoir gratifié le même officier de la nuit d'un valeureux et énergique salut hitlérien, mais en forme de V. Il n'y a vu que du feu! Les prisonniers espagnols, eux l'ont vu et se sont fendus d'un paquet de cigarettes qu'ils ont voulu absolument que j'emporte.

Même parmi les républicains, il y en avait qui ne blairaient pas les Français (Il y en avait qui ne se trompaient pas sur notre nationalité) à cause du profit que tiraient d'eux les paysans du midi de la France après le désastre de 1936.

On reprend le train. Des indigènes de l'endroit nous témoignent leur sympathie. C'est bizarre, car quel profit en retirent-ils, eux qui sont tellement intéressés.

On arrive vers 3 heures de l'après-midi. Quelle vitesse ces trains! Dans les côtes, les gens descendent et rattrapent leur wagon en prenant le pas.

Enfin au bout de nos pérégrinations, après avoir traversé la moitié de l'Espagne, de l'est à l'Ouest, voilà Miranda : On traverse un premier réseau de barbelés, un second et un petit muret sur lequel tous les 50 mètres, on trouve une guérite contenant un cognac, le doigt sur la gâchette! On ne doit pas approcher ce mur de plus d'un mètre durant le jour, ni de plus de 10 mètres la nuit, sinon on entend une véhémence déflagration.

Plusieurs heures d'attente, puis on nous refouille mais juste parce que cela doit être car ceux qui le font savent bien qu'hier et avant-hier, ils ont vendu à tel ou tel soit un poignard, soit un couteau.

On nous met dans une baraque avec une couverture et une toile de matelas. Je comprends pourquoi ils ont poussé l'humanité jusqu'à nous donner une couverture : on gèle dans ces baraques.

Le lendemain, on visite le domaine.

J'avais oublié de dire que, à Tarragone, deux jours après notre arrivée, on avait fusillé deux condamnés à mort depuis quelques mois. On laisse parfois des mois ou des années les condamnés dans l'incertitude de la date de leur mise à mort.

Les évasions de ces prisons sont impossibles car elles sont défendues et surveillées avec un fanatisme et une rage sans pareil. Pas étonnant que l'on devienne fou-furieux là-dedans. Depuis 9 ans, des républicains tiennent le maquis dans les montagnes. Les femmes étrangères accompagnant leurs maris



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

subissent le même sort quant aux cheveux, nourriture, salle commune dans des prisons de femmes gardées par des femmes, des mégères, des marâtres et par de la troupe.

Par baraque, on est 80. On se fait de petits appartements de 3m x 1,5 m pour 5. Je ne parle pas des bagarres, des coups de feu, des morts à coup de hache, des seaux d'eau glacée, de la soupe puante et gluante, de la bandera, des tonsures, du bois que l'on se procurait et la manière de se le procurer, des évasions manquées, des tunnels que l'on creusait. Les parties de cartes, les poux, les waters que l'on appelait "chez Franco", l'eau rationnée à heure fixe, un filet d'eau pour 4000), la colique chronique, la garde de nuit dans chaque baraque, la resquille de la soupe. En un mot, cette vie de camps de concentration, assez bizarre d'aspect toutefois, car on était de 42 nationalités : bagarres entre Polonais et juifs, entre Polonais et Français, entre celui-ci et celui-là, marché noir dans le camp, coups de feu dans la nuit, trouant les tuiles, lits à étage dans la baraque, les hamacs, épluchage des patates, souliers percés.

De tout cela, je m'en suis tiré avec un doigt gelé, l'index droit qui heureusement est normal maintenant et quatre dents trop malades qu'il a fallu arracher en Angleterre et 15 kilos de mon poids que j'ai sacrifié au cher petit Franco de mon cœur.

J'arrive maintenant à un fait important :

### **La grève de la faim.**

8 jours après mon arrivée, je suis reconnu britannique ainsi que James et nous sommes classés parmi les Canadiens Français car il y avait des Belges et des Polonais qui avaient notre vénérable et commode nationalité. Tous les mardis, on recevait par la Croix rouge quelques cigarettes et de la nourriture pour une demi-journée. Enfin, c'était mieux que rien.

Le camp existait depuis 1940. Il y en avait qui étaient là depuis cette date. Les Polonais n'ont commencé à en sortir qu'après la grève en question et y étaient depuis cette date.

Le 6 janvier donc, par décision unanime (plus ou moins partagée mais maintenue par la force) on refuse la "bouffe" et on fait fermer le camp par refus systématique d'entrée de toute nourriture à l'intérieur du camp. Des piquets de grève sont installés avec mission d'empêcher jusque par la force si besoin est, quiconque de prendre de la nourriture. Des patrouilles d'enfermés parcourent les baraques pour maintenir la loi en vigueur. Un comité central composé de représentants des différentes nationalités fonctionne. Le thé est la seule boisson autorisée avec l'eau. Dans ce thé, on peut ajouter du sel. Toute autre nourriture est sévèrement interdite. Le contrevenant pouvait se voir piler ou se faire casser la figure en cas de récidive. On proclama la loi martiale.

Les patrouilles de soldats espagnols parcouraient le camp en tous sens, prêtes à intervenir en cas d'effusion de sang. Malheureusement, elles arrivaient toujours trop tard.

Au bout du 2<sup>ème</sup> jour, le Général commandant la région arrive et nous fûmes appelés à présenter nos revendications.

Le comité central élit une députation de 6 membres qui furent reçus avec morgue, la députation se retira immédiatement sans rien dire.





## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

Le 3<sup>ème</sup> jour, le Commandant commençant à prendre peur car on devait le soir forcer en masse la porte du camp (et il l'a su le salaud), vient lui-même chercher la députation et nous avons présenté nos revendications à savoir :

- Respect du droit international de Genève et de La Haye.
- Agrandissement du camp.
- Mise en résidence surveillée de tous les ressortissants des pays belligérants.
- Libération immédiate de tous les moins de 18 ans et de tous les plus de 40. (nous étions environ 600 dans ce cas).
- Davantage d'eau (la vermine se mettait partout).

A partir de ce jour-là, on refuse le rassemblement du matin et la demande du général de cesser la grève.

Déjà un vieux s'était éteint dans la nuit sans se plaindre et en se résignant. Le lendemain, quand on l'a accompagné à la porte du camp; plusieurs tombèrent évanouis. Les piqures d'huile camphrée commencèrent (environ 400 par jour), administrées par un médecin espagnol apeuré, aidé de médecins français. Il y avait des officiers, même un général, des étudiants, même un gosse de 13 ans pour lesquels on avait obtenu l'autorisation de manger, mais en dehors du camp où des soldats l'accompagnait. Le neveu du général de Gaulle était des nôtres.

Finalement, le 6<sup>e</sup> jour, la foule devenant houleuse quoique défaillante, le Général, de retour de Madrid où il avait été rendre compte au ministre des affaires étrangères espagnol fut accompagné d'un autre général qui prit la décision de prévenir les ambassades intéressées. Nous, nous réclamions un comité de contrôle suisse.

Déjà, 17 d'entre nous avaient été transférés à l'hôpital en piteux état. Les civières ne faisaient qu'aller et venir, des baraques à l'infirmerie.

Cela ne pouvait durer. Les représentants élus voyaient leur autorité de plus en plus discutée; personne ne pouvait plus dormir. On ne parlait plus, on ne bougeait plus, le camp semblait désert.

Le 7 au matin, les attachés d'ambassade anglais et français et les représentants des gouvernements belges, et polonais ainsi que le nonce apostolique vinrent les uns après les autres.

Les conversations durèrent toute la journée. On ne voulait pas de promesses, on voulait des actes. C'est ainsi que le gouvernement espagnol décida de libérer 64 reconnus britanniques de moins de 18 ans et de plus de 40 ans et avec promesse faite aux ambassades de prendre nos revendications en considération. 7 à 800 furent relâchés dans le mois et la presque totalité le fut jusqu'en juillet. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'était devenu Tracol<sup>1</sup>.

Le soir du 12, à 6 heures, je sortais enfin libre. L'attaché d'ambassade nous amena au restaurant. Qu'est-ce qu'on s'est mis. La population du patelin nous accompagna comme pour une procession jusqu'à la gare.

J'ai mangé toute la nuit ! Le lendemain, on nous reconduit dans un grand hôtel de Madrid, tout loqueteux qu'on était devenus!

---

<sup>1</sup> Son ami au départ du voyage.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

Le lendemain, j'ai visité la ville, le Prado, le jardin public,. 3 jours après, je filais vers Gibraltar.

Après 3 jours de libations à Madrid, dans un grand hôtel, côte à côte avec une commission allemande, nous avons été acheminés vers Gibraltar par Tolède, Cordoue, Séville, et là un petit autocar nous attend. On voit au loin Gibraltar = le but

1<sup>er</sup> arrêt dans un tournant, la direction de la Ford se rompt, on va dans le décor sans plus de façon. Rien de cassé sauf les glaces et on est encore à 5 kilomètres de Gibraltar. Une voiture passe. Le représentant anglais lui demande d'appeler un autre moyen de locomotion. Finalement, rien ne vient. On part à pied. On marche, on court vers la terre promise. On arrive rapidement au village frontière où on est resté un couple d'heures. Puis on vient nous chercher... Nous passons sur le petit pont frontière. Enfin nous sommes libres! Pas trop tôt car on commence à être sur les limites de la folie. J'avais presque perdu la mémoire.

Gibraltar est une citadelle formidable. Des mines sous-marines anti U-boat sautaient toutes les 5 minutes. Des canons dans tous les coins. Des projecteurs toute la nuit fouillent le chenal. Pas d'obscurcissement. Des singes plus grands que les hommes, apprivoisés, un petit aérodrome couvert de "zincs". Tout le temps, nous sommes survolés par des hydravions et des chasseurs. La rade est remplie de bateaux de tout modèle. Nous trouvons des marins de bateaux gaullistes et giraudistes – bagarre entre eux.

Je profite d'une occasion et dans une demi-journée, je vais et reviens de Casablanca.

Finalement, nous sommes emmenés à bord d'un transport composé presque exclusivement de Polonais, Belges, Hindous et différentes nationalités.

Nous mettons 9 jours pour arriver aux îles britanniques. Après avoir touché aux Açores, (ananas, bananes). 30 navires filant à 25 nœuds faisant feu de toutes leurs pièces sur une petite escadrille boche qui vient nous embêter au large de Brest. Cela vaut le coup d'œil. Toutes les heures, alerte, poste de combats, aux canots de sauvetage. Les Français sont chargés de la police du pont. Deux jours avant l'arrivée, petite tempête. Cela valait le jus. Je n'ai jamais mieux mangé que ce jour-là. Ils vomissaient tous. J'étais chargé d'aller chercher la bectance à la cambuse.

A l'entrée de la mer d'Irlande, la mer se calme et devient vert poireau. En pleine nuit, branle-bas le combat. Des mines éclatent derrière nous, le canon miaule, on n'entend plus rien. On ne sait rien. A l'aube, nous étions encore sur le pont. J'étais frigorifié, n'ayant qu'une chemise recouverte d'une malheureuse veste de toile. Enfin, la brume se dissipe, nous sommes seuls sur l'océan désert. A midi, des hydravions de reconnaissance nous survolent ainsi que des mouettes en grandes quantités.

On commence à s'embêter terriblement. Je fume jusqu'à 60 cigarettes par jour. Je faisais jusqu'à 20 parties de bridge. On couchait dans des hamacs, on se bagarrait, On se vexait, on faisait absorber du poivre à certains qui toute la journée tiraient la langue de soif car il n'y avait pas d'eau potable.

Enfin, à 2 h du matin, on rentre dans la Clyde. On stoppe, on jette l'amarre. Deux jours après, on mettait pied à terre. Un train spécial ainsi qu'un repas spécial nous attendait. Le soir, à 7 heures, nous traversons Glasgow. Le lendemain, à l'aube, nous arrivons à Londres.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

Des autobus à double étage nous attendaient. Nous traversons une ville pas détruite du tout. Ça et là, deux ou trois emplacements de maison car la place est nette. Une barricade de bois cache à chaque endroit un grand réservoir d'eau en fer.

Les gens marchent normalement dans les rues. Tout autour de Londres, une nuée de ballons anti-aériens nous protègent des Teutons. Partout, des magasins bien achalandés. Autant de voitures qu'à Paris avant 1940.

Ce qui m'a peut-être le plus surpris, ce sont les femmes en pantalons ! Les vieilles rombières promenant leurs toutous la cigarette aux lèvres... aux signaux électriques, les bus stoppent. Sur les trottoirs, se baladent des femmes, des enfants de leur pas le plus tranquille.

L'alerte sonne; personne ne s'en soucie. Tout continue comme par le passé. Les gens ne regardent même pas en l'air...!!

L'éclatement des bombes se fait entendre pas très loin. Personne ne s'en soucie sauf les flics (dimension type de 1 mètre 80) qui font arrêter les passants pour laisser passer les voitures de pompiers qui foncent à travers la foule grouillante.

Enfin, nous arrivons dans la banlieue. Nous avons mis ½ heure pour traverser Londres (Environ 8 km).

Nous arrivons dans une vieille école aménagée pour nous recevoir. Nous attendons d'être interrogés par le Service de Sécurité Britannique. Pour ma part, j'y suis resté 15 jours. Nous sommes gardés par de la troupe qui doit faire feu à toute tentative d'évasion car parmi nous, on l'a su après, il y a des boches ! ...

Cela ne m'empêche pas de faire le mur et de visiter Londres, sans papiers et sans argent. Personne ne me demande rien. Personne ne se retourne, intrigué par ma coupe de cheveux, *rasé oh non*, j'avais alors 3 cm de cheveux.

Le soir je rentre. Personne ne s'est aperçu de rien sauf un soldat qui me dit le lendemain n'avoir pas eu le temps d'épauler. J'ai eu chaud.

Le général d'Astier de la Vigerie vient nous voir. On nous transfère par fournées de 15 à la sureté Britannique, un château à l'autre bout de Londres.

Là, je suis resté 12 jours. La cuisine anglaise me déçoit. Du thé, toujours du thé. On nous sert des nouilles au chocolat. Je commence à en avoir marre d'être enfermé.

Je trouve un moyen de sortir par un abri communiquant par un souterrain avec un autre abri donnant sur la rue. Je me barre une journée et je reviens. Ce jour-là, j'ai été suivi mais je n'ai pas été embêté. Ils ne m'ont rien dit. Je passe alors au bureau du contre-espionnage français.

Enfin, je suis libre. Une volontaire française vient nous chercher et nous emmène au centre d'accueil français. Quel gueuleton !

On reçoit (les Anglais sont pleins d'humour) une autorisation de débarquer à Londres.

Le lendemain, je signe mon engagement définitif dans les Forces Françaises Combattantes.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

A la visite d'incorporation, je bénéficie d'un mois de convalescence que je vais passer à Brighton et à Scheffield.

Je commence à me familiariser avec la langue, avec le métro de Londres ce qui est très difficile.

Le 1<sup>er</sup> avril, je suis dirigé sur le camp français. J'attrape de la tôle car je me suis débiné à Londres sans permission pendant le week-end.

Entre temps, je fais une demande pour entrer à l'école militaire (car, paraît-il, à cause du cœur, je ne pouvais pas entrer dans une formation parachutiste). Je passe l'examen d'admission. Bref le 1<sup>er</sup> juin je suis dirigé près de Birmingham. J'en ai pour un an et si je réussis, je sortirai aspirant.

Entre temps, j'envoie des messages par la croix rouge à Vannes ainsi que des provisions par une agence du Portugal ... *des sardines!*

Au bout de 6 mois, c'est-à-dire en décembre 43, on a enfin une permission de 15 jours que je passe à Schimlay, Buxton, Scheffield et Londres... non sans avoir eu auparavant différentes histoires telles que :

*J'accuse* (~~Je fais virer~~) avec un autre camarade, un officier, ancien chef de camp de jeunesse qui était par trop fasciste. Avant d'arriver à ce résultat, j'attrape 15 jours de bloc, puis je réussis à prouver sa mauvaise foi.

En mai 1944, je passe un examen de 24 épreuves tant civiles que militaires. Je sors avec 935 points sur 1400. 95 points de plus qu'il n'en fallait avec le rang 93 / 152. J'ai le brevet de chef de section de fusilier voltigeur, de mitrailleur, d'engin-mortier, de canon de 25. Je suis breveté gaz et transmissions. Permis de conduire auto et moto (conduite à droite et à gauche).

Je suis nommé aspirant à dater du 1<sup>er</sup> juin 1944.

Le général Koenig, commandant des FFI vient nous voir et nous demande des volontaires pour le maquis. *Pour parachuter et descendre des armes aux FFI.*



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE

2

(1) SOLDIER'S NAME and DESCRIPTION on ATTESTATION

Army Number ..... 55292

Surname (in capitals) GILBERT de GOURVILLE

Christian Names (in full) Louis P. G.

Date of Birth ..... 5-1-20

Place of Birth. { Parish.....  
In or near the town of.....  
In the county of.....

Trade on Enlistment ..... *Etendards*

Nationality of Father at birth .....

Nationality of Mother at birth .....

Religious Denomination *Catholique*

Approved Societies .....

Membership No. ....

Enlisted at ..... On *3.9.44* à *1*

For the :-  
\* Regular Army.      \* Supplementary Reserve  
\* Territorial Army.    \* Army Reserve Section  
\* Strike out those inapplicable.

*Deux ans de service 3 mois*  
For..... years with the Colours and..... years in Reserve.

Signature of Soldier ..... *L. de Gourville*

Date ..... *3-9-44*

3

DESCRIPTION ON ENLISTMENT.

Height ..... 5'6" ft. .... ins. Weight ..... 62 kg. lbs.

Minimum Chest ..... 28" ins. Complexion .....

Hair ..... *brun*

Injunctive Marks and Minor Defects ..... *Q. de la main*

..... *en eng. dist. n° 36492 Blm*

..... *no 78194*

CONDITION ON TRANSFER TO RESERVE.

and fit for .....

Effects or History of past illness .....

if called up for Service .....


ETAT-MAJOR  
BUREAU  
(CORPORATION)

A compter du 6 juin, je suis dans les FFI. Je fais différents stages. On commence à moisir. Les événements dépassent ce qui était prévu.

Finalement, je pars et il m'arrive la tuile du 7 septembre.<sup>2</sup> Maintenant cela va bien.

*Cela va bien ... après un an d'hôpital et il reste infirme ne pouvant pas plier sa jambe et devant marcher avec une canne – Priez pour lui.*

<sup>2</sup> Le 7 Septembre 1944, Louis Gibert de Gourville, parachuté dans le Jura reçoit, aussitôt arrivé au sol un container d'arme parachuté simultanément. Il a une jambe brisée et doit être immédiatement hospitalisé. Il est d'abord à l'hôpital de Salins, où l'on envisage de lui couper la jambe. Une intervention musclée de ses camarades l'enlève de l'hôpital et le fait transporter en Angleterre où sa jambe est soignée. Il poursuivra ensuite une longue convalescence en France à l'hôpital du Val de Grâce. Il poursuivra ensuite une carrière militaire jusqu'en 1963

	<p><b>Association du Souvenir des Cadets de la France Libre</b></p> <p>Le journal de Louis GILBERT de GOURVILLE</p>
---	---

*La mission BCRA*

*Ou au moins les éléments connus car il reste deux participants à identifier*

Rubrique	information
Date	8/9/1944 ou plus précisément nuit du 8 au 9
Lieu	Entre Lemuy et Montmarlon (DZ 46°53' N – 05° 59' E), Jura, France
document	<a href="http://www.hemaridon.com/commandant-philippon.html">http://www.hemaridon.com/commandant-philippon.html</a> SHD GR16P121044 – Charles M SHD GR16P347418 – Le Boullenger H Carpetbaggers MRs 2034 to 2038
Passagers	14 (4+4+4+2) Free French cadets - Marcel Charles alias Supinateur (CFL 18 juin), - Michel Aron dit Caron alias Curtere (CFL 18 juin), - Hervé Delalande alias Zigomatic (CFL 18 juin), - Roger Edme alias Fémur (CFL 18 juin),  - René Raynal alias Matière, - André Ribert (CFL 18 juin), - Jean Marx dit Hebrard (CFL 18 juin), - Louis Gilbert de Gourville alias Maxillaire (CFL 18 juin),  - Antoine Mayer Tronchantere (CFL 18 juin), - Roger Philippon alias Hétérogène, - Adolph Nuss alias Encéphale, - instructeur sabotage André Leboullenger alias Harvard, alias Philippe Bernardin - ...
Ode Mission	Messenger 37B
Equipage	USAAF Carpetbaggers 5 B24 Libertador Darby, Dillon, Sandberg, Thompson & Velarde N° 2034. à 2038
Objectif	Rejoindre le 1 <sup>er</sup> Régiment de Franche Comté
Observation	Louis Gilbert de Gourville blessé à l'atterrissage André Le Boullenger blessé à Vallorelle (Doubs) 28/09/1944 Antoine Mayer tué à Vermondans le 16 septembre

Source : [https://www.esistoire.fr/pdf/fiche\\_produit/tableau%20des%20Infiltrations-57.pdf](https://www.esistoire.fr/pdf/fiche_produit/tableau%20des%20Infiltrations-57.pdf)